

A close-up, intimate shot of two women in 18th-century period dress. The woman on the left has dark, curly hair and is wearing a green and yellow patterned dress. The woman on the right has blonde, curly hair and is wearing a white dress. They are both looking down, and their faces are close together, suggesting a moment of emotional connection or farewell. The background is softly blurred, showing hints of an ornate interior.

LES ADIEUX A LA REINE

un film de Benoit Jacquot



Léa
Seydoux

GMT Productions et Les Films du Lendemain présentent



LES ADIEUX A LA REINE

Diane
Kruger

un film de **Benoît Jacquot**

Avec **Virginie LEDOYEN**, **Xavier BEAUVOIS** et **Noémie LVOVSKY**

Scénario: Gilles TAURAND et Benoît JACQUOT
d'après le roman de Chantal THOMAS paru aux Editions du Seuil
Durée : 1h40

DISTRIBUTION

Ad Vitam
71, rue de la fontaine au Roi - 75011 Paris
Tél. : 01 46 34 75 74
contact@advitamdistribution.com

SORTIE LE 21 MARS 2012



PRESSE

André-Paul Ricci / Tony Arnoux / Rachel Bouillon
6, place de la Madeleine - 75008 Paris
Tél. : 01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr



SYNOPSIS

En 1789, à l'aube de la Révolution, Versailles continue de vivre dans l'insouciance et la désinvolture, loin du tumulte qui gronde à Paris. Quand la nouvelle de la prise de la Bastille arrive à la Cour, le château se vide, nobles et serviteurs s'enfuient... Mais Sidonie Laborde, jeune lectrice entièrement dévouée à la Reine, ne veut pas croire les bruits qu'elle entend. Protégée par Marie-Antoinette, rien ne peut lui arriver. Elle ignore que ce sont les trois derniers jours qu'elle vit à ses côtés.



NOTE DU PRODUCTEUR

“Benoit Jacquot, Gilles Taurand et moi-même partageons la même passion pour ce récit qui raconte en trois journées, l’effondrement d’un monde, avec toutes ses certitudes, ses valeurs, ses comportements et ses modes de pensée. L’histoire n’est-elle pas régulièrement bouleversée par ces événements qui détruisent son équilibre ? On peut imaginer que la prise de la Bastille a frappé les esprits de l’époque aussi soudainement et violemment que le 11 septembre à New York a perturbé l’équilibre du monde.

Il ne s’agit pas d’un film historique, mais d’une histoire qui nous éclaire sur la période que nous traversons actuellement. Combien de temps a-t-il fallu aux hommes et aux femmes de la France de 1789 pour comprendre qu’ils avaient définitivement quitté ce monde qu’on appelle l’Ancien Régime pour rentrer dans une époque nouvelle qui est le début de la France moderne?

Cette histoire est racontée du point de vue d’un personnage issu de l’entourage de la Reine : Sidonie, sa lectrice attitrée, mais aussi une sorte de groupie avant la lettre. Le regard de Sidonie, qui porte une admiration forcenée pour cette Reine supposée vivre une vie plus brillante, plus grande que la sienne, va nous faire découvrir, à travers la scène des adieux, la révélation de sa solitude et dessiner un autre portrait de Marie-Antoinette : on ne peut qu’être fasciné par cette femme qui passe, sous nos yeux, du frivole au tragique.

L’écriture de Chantal Thomas nous a également réunis. Telle une caméra témoin, à la manière d’un reportage d’aujourd’hui, elle nous fait partager l’univers clos et ordonné de Versailles et la relation intime des trois femmes (la Reine, Madame de Polignac et Sidonie) au cours de ces journées qui ont fait l’Histoire. Nous voyons Versailles comme il n’a jamais été filmé. Bien sûr, nous sommes dans la Galerie des glaces ou dans le Petit Trianon, mais aussi dans les logements parfois sinistres où s’empilaient les nobles de la cour, loin de leur château pour rester dans la proximité du Roi; nous pénétrons dans les réduits sous les combles où vivaient les servantes de la Reine, nous assistons à la débâcle de la population du château affolée par l’arrivée du peuple de Paris.

Cela fait dix ans que j’avais eu l’idée de ce film. Aujourd’hui, il existe et je remercie tous ceux qui ont contribué à ce beau travail et plus particulièrement Gilles Taurand et Benoit Jacquot. Benoit, je connaissais son travail. J’avais aimé ses films : je pense à “Sade”, “Adolphe”, “Villa Amalia”, mais je ne l’avais jamais rencontré. Je souhaitais que ce film soit à la fois sensuel, drôle, émouvant et surtout que l’on fasse voir ce monde féminin qui entourait la Reine. Benoit s’imposait ! C’est ce que m’avait dit notre ami commun Jacques Tronel qui a organisé notre première rencontre. Je lui en suis reconnaissant.”

Jean-Pierre Guérin

NOTE DU SCENARISTE

“Au matin du 15 juillet 1789, quand la nouvelle de la prise de la Bastille se répand comme une traînée de poudre, un vent de panique se met à souffler sur Versailles. Lectrice adjointe de la Reine Marie-Antoinette, Sidonie Laborde est le témoin privilégié de ce naufrage. Le beau roman de Chantal Thomas se prêtait parfaitement à une adaptation. Petit tour de magie, Sidonie n’est plus la femme de soixante-cinq ans, émigrée à Vienne, qui se penche douloureusement sur son passé. Elle devient dans le scénario une jeune fille. Mais à la différence de ses petites camarades de chambrée, espiègles et délurées, Sidonie n’a qu’un désir : plaire à la Reine. Et ce désir monomaniacal qui la rend sourde à toutes les tentations de l’extérieur en fait un personnage passionnant qui traverse le temps. Sidonie est une groupie amoureuse qui ne vit que par procuration. Un amoureux, disait Roland Barthes, « c’est quelqu’un qui attend ». Et Sidonie attend que la Reine lui fasse signe. Il y a forcément une charge érotique dans ces moments d’intimité où elle se retrouve enfin seule avec son adorée. Ainsi, j’ai imaginé dans une scène du début que les bras de Sidonie étaient dévorés par les moustiques qui pullulent à Versailles. La Reine s’en émeut et demande à sa première femme de chambre qu’on apporte de l’huile de bois de rose. Et sous l’œil médusé et réprobateur de Madame Campan, c’est elle-même qui applique l’onguent miraculeux sur le bras de Sidonie. Moment d’extase pour la lectrice. Sauf que l’instant d’après la Reine est déjà ailleurs. Sa Majesté rêve d’un dahlia brodé et Sidonie a disparu de son champ de vision. Comment peut-on supporter une telle inconstance ? Un amour ordinaire n’y suffit pas. Il y a quelque chose de l’ordre de la sainteté chez Sidonie. Et comme chacun sait, le destin des saints est de devenir des martyrs.”

Gilles Taurand





ENTRETIEN AVEC BENOIT JACQUOT

Quand et comment avez-vous découvert le livre de Chantal Thomas ?

En 2002, à l’occasion d’un débat autour d’”Adolphe”, Antoine de Baecque, qui dirigeait alors les pages Culture de Libération nous avait réunis, Isabelle Adjani, Chantal Thomas et moi, pour parler des problèmes posés par l’adaptation littéraire, et nous avait offert, en préalable à la rencontre, “Les Adieux à la Reine”, le livre de Chantal, qui venait d’obtenir le prix Femina. En le lisant, j’avais immédiatement éprouvé le désir d’en faire un film.

Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

Parce qu’à l’époque, j’avais tout aussi immédiatement conclu à la quasi-impossibilité de monter un tel projet. “Les Adieux à la Reine” est un film d’époque, un film cher. Je ne connaissais pas de producteur susceptible de mettre en œuvre les moyens nécessaires à l’aventure. Je me suis obligé à ne plus y penser. Lorsque Jean-Pierre Guérin, qui en avait acquis les droits, m’a proposé l’adaptation, le désir était intact.

Sur les vingt films que vous avez tournés, dix sont des adaptations de romans.

Je suis un vrai lecteur. Et comme j’ai choisi d’être cinéaste et non pas écrivain – c’est vraiment un choix - les livres ont logiquement une importance dans mes projets.

Le film évoque la chute de la monarchie, entre le 14 juillet, jour de la prise de la Bastille, et le 16, où Louis XVI, sous la pression populaire, est contraint de renvoyer Breteuil. Tout cela est vu, de Versailles, à travers le regard d’une jeune femme, Sidonie Laborde, la lectrice de la Reine. Elle est le vecteur de l’histoire. Le film ne la lâche jamais. Je voulais qu’on ressente très précisément ce qu’elle éprouve au fur et à mesure des événements ; qu’on s’immerge dans Versailles à sa hauteur de vue - en traversant les mêmes zones d’ombre qu’elle, et les mêmes moments de proximité. Sidonie est tellement prise dans l’histoire qu’elle n’est pas en mesure de tout comprendre. Par définition, lorsqu’on vit au présent, on ne sait rien de ce qu’on vit. Faire partager sa perception au spectateur était une manière de rendre les choses les plus vivantes possible ; éviter toute dimension passéiste.

Sidonie, la lectrice qu’interprète Léa Seydoux, est beaucoup plus jeune que le personnage du livre.

Dès le départ, Gilles Taurand et moi voulions que le point de vue de la lectrice soit celui d’une très jeune femme, et non pas, comme dans le livre, celui d’une femme plus âgée. Il nous semblait intéressant qu’elle ait (encore) un rapport étroit à l’enfance, et que, dans sa construction, le film ne procède pas par flash-back, comme c’est le cas dans le roman. Le livre de Chantal Thomas était suffisamment fort pour que nous puissions lui faire subir ces modifications sans rien dénaturer de ses inflexions. A partir du moment où nous avons posé ces choix, le travail d’adaptation est devenu très facile : on est obligé d’abandonner des scènes et de renoncer à certains personnages, réduire et condenser certains passages pour privilégier l’intensité dramatique. C’est tout l’enjeu de ce genre d’entreprise. Il s’agit d’oublier le livre pour mieux le retrouver.

Vous en respectez en tout cas l’unité de temps. C’est une dimension avec laquelle vous aimez souvent jouer dans vos films.

J’aime que le temps du film joue avec le temps de ce qu’il représente. Par exemple, cela m’intéresserait beaucoup de raconter une vie en une heure et demie, ou de la même façon – mais je l’ai déjà fait – de raconter une heure et demie en une heure et demie.

En quatre jours que dure le récit, on assiste à une véritable débandade des nobles qui vivent à Versailles. Le protocole, les convenances, tout s’écroule, tout le monde cherche à fuir.

C’est le Titanic, cette histoire ! Une espèce de navire considéré comme le plus beau bâtiment du monde qui soudain, en une nuit, commence à prendre l’eau, puis à couler, en déclenchant une panique formidable. La situation crée nécessairement des incongruités, des rapprochements, des liens qui se tissent ou, au contraire, se délitent. Durant ces quatre jours, les protagonistes sont en état de bouleversement permanent. Sur un temps finalement très ramassé et dans le même espace – puisqu’on ne quitte Versailles qu’à la toute fin du film - ils traversent des étapes psychologiques extrêmement contrastées, émotionnellement très fortes.

Ils sont en vase clos, incapables d’avoir une vision claire de ce qui se déroule à Paris.

Ils vivent enfermés, mais dans un lieu si vaste qu’on a le sentiment qu’il est un monde en soi - un pays, avec des frontières. Ceux qui vivaient à Versailles en parlaient d’ailleurs comme de “ce pays-là”. C’est donc un enfermement très paradoxal. A partir du moment où ces frontières se ferment, j’essaie de montrer de quelle manière l’information réussit - ou échoue - à circuler. C’est très étrange, en fait : elle pénètre à l’état de rumeur ou comme un corps intrusif. On la ressent à de petits signes, des évocations, à l’état des corps ou des esprits durant ces journées.

Paradoxalement, lorsque certains d’entre eux finissent par quitter Versailles, leur espace se rétrécit encore.

Oui. Ils sont embarqués dans une diligence dont la caméra ne sort jamais. A l’extérieur du château, c’est comme s’ils subissaient un tour d’enfermement supplémentaire.





Versailles est montré dans un état d'insalubrité épouvantable.

Dans ses « Mémoires », Saint-Simon parvient presque à faire sentir les odeurs de latrines qui se dégageaient des lieux. Tout cela sous des lambris, des dorures et des lustres sans pareil au monde. Quelque chose de parfaitement répugnant, gangréné et pourrissant. Comme si l'état immobilier de Versailles augurait de l'écroulement du régime.

Sidonie, la lectrice, éprouve une véritable passion pour Marie-Antoinette, la reine étant elle-même totalement éprise de la duchesse de Polignac. Tous les événements qui se déroulent sont vécus à hauteur de ce trouble ...

Sidonie est littéralement folle de sa Reine ! Et cela m'intéressait beaucoup, qu'en regard de l'espèce de passion enfantine qu'elle éprouve pour Marie-Antoinette, il y ait une passion de type plus « pervers » entre la Reine et la Polignac. Cette triangulation électrise le film.

L'amour de Sidonie reste très discret.

C'est un rapport moins directement érotique que celui de la Reine avec la Polignac. Sauf que la Reine, elle, entretient un rapport érotique avec Sidonie : elle s'extasie sur ses bras potelés, la frictionne pour apaiser la brûlure d'une piqûre de moustique. Marie-Antoinette aime les corps, presque à la façon d'un fauve. A la fin du film, lorsqu'elle demande à Sidonie de se dévêtir pour prendre la place de la Polignac, quelque chose se produit qui parachève le triangle que j'évoquais. Il était très important pour moi, qu'à un certain moment, deux des trois femmes apparaissent nues et dépouillées des habits très corsetés qu'elles portent et qui prennent obligatoirement une grande place dans leur quotidien. Deux des trois ; pas la Reine. La Reine n'a pas à se montrer : elle ordonne que l'une ou l'autre le fasse.

Léa Seydoux est exceptionnelle, très physique, très moderne.

Léa est quelqu'un qui vit en jeans et je voulais qu'elle habite ces robes, très compliquées à mettre, comme elle habiterait n'importe quels jeans aujourd'hui, et que, le faisant, elle ressente la contrainte de la robe ; qu'elle soit rappelée à un maintien qui est celui du XVIIIe siècle, mais en le vivant comme si c'était aujourd'hui. Oui, elle est excellente.

Diane Kruger est également très étonnante en Marie-Antoinette.

Elle a la même origine que Marie-Antoinette et a l'âge exact du rôle. Marie-Antoinette, c'est elle, c'est une évidence. En tant qu'actrice, elle est l'exact opposé de Léa. Diane est rigoureuse, concentrée, très anglo-saxonne au fond, alors que Léa est animale, intuitive, climatique. Les confronter était excitant.

Dans le film, comme dans le livre, Marie-Antoinette dévoile une personnalité inédite.

C'est comme si, au centre de la toile, la reine des abeilles se mettait à gigoter en tous sens, prise d'une vibration qui atteint la ruche toute entière. Ces quatre jours déclenchent en elle une accélération folle des différents états qu'on a pu lui prêter au cours de sa vie - le temps de l'innocence, celui de la frivolité, puis un moment de quasi débauche pour finir par un moment de grande noblesse. C'est comme si tout se mélangeait. Elle passe sans transition de l'extrême frivolité à un état de grande clairvoyance, puis d'immense découragement. C'est météorologique. J'aime beaucoup cela. Sur un plateau, lorsque je donne des indications aux acteurs et aux actrices, elles sont presque toujours d'ordre météorologique. « C'est comme une éclaircie, un assombrissement, c'est le jour, c'est la nuit. » Une météorologie d'affects...

Vous tournez vite et vous avez l'habitude de laisser vos acteurs très libres.

Le fait de tourner rapidement exige que je les laisse libres. Et la contrainte de la vitesse est telle qu'elle suffit à cadrer les choses, elle permet d'atteindre une sorte de réel. Je crois peu aux répétitions. Pour « les Adieux à la Reine », nous avons juste pris quelques journées pour lire le scénario avec Léa, Diane et Noémie Lvovsky, qui joue Madame Campan, pour s'entendre, très prosaïquement, sur ce qu'elles pouvaient dire ou pas. Avec Diane, ça s'imposait : le français n'est pas sa langue d'origine et nous devions nous mettre d'accord sur certaines prononciations et certaines accentuations. Je ne l'ai pas fait avec Virginie Ledoyen : je la connais trop, c'était inutile.

Il y a toujours beaucoup de femmes dans vos films, et beaucoup de très jeunes femmes.

Je dirai que c'est à peu près à parts égales. J'ai fait cinq films avec Isabelle Huppert. Elle avait 25 ans quand nous nous sommes rencontrés et je n'ai jamais cessé depuis de travailler avec elle. J'aime les femmes lorsqu'elles commencent à être des femmes ou lorsqu'elles finissent d'être des jeunes femmes. Ce sont des moments qui m'importent.

Au générique, on retrouve aussi Xavier Beauvois, Jacques Nolot, Julie-Marie Parmentier...

La population d'un film, c'est très important. Je suis d'accord : celui-là est merveilleusement peuplé. Il était crucial que Léa, qui est présente du premier au dernier plan, soit entourée ; qu'elle ait affaire à des acteurs et des actrices qu'elle admire et qui lui mettent la barre haut.

La lumière des « Les Adieux à la Reine » est sublime.

Je la voulais à la fois très sophistiquée et très dramatique. J'avais déjà travaillé dans ce sens-là avec Romain Winding.

Comme les décors, incroyablement sensuels.

Chaque décor a été constitué meuble par meuble, de manière très concertée, extrêmement définie. Il m'est déjà arrivé de tourner des films d'époque et d'arriver dans un lieu sans rien changer ou quasiment. Là, au contraire, tout a été choisi et défini préalablement. Je pense, par exemple, au cabinet doré. C'est la nuit, un feu de cheminée est allumé parce que Marie-Antoinette brûle des lettres. Et ce feu éclaire tout. Quel dispositif imaginer pour que la lumière du feu de cheminée confère un éclat nocturne à la scène ? Puisque ce lieu s'appelait le cabinet doré, Katia Wyszko a pensé à de très grands paravents en plaqué or. Ils donnent un sentiment à la fois chaud, doré, légèrement inquiétant ; flamboyant et nocturne.

Vous avez beaucoup tourné au château de Versailles. C'est le cas de très peu de films.

On y a tourné autant qu'on pouvait, c'est-à-dire tous les lundis et les nuits. L'institution Versailles s'est montrée très accueillante et nous a facilité les choses autant qu'il était possible. Si peu de productions se risquent à Versailles, c'est que cela coûte très cher, c'est donc très dissuasif. Il faut vraiment décider, comme c'est le cas ici, que Versailles est un personnage principal. Cela dit, on a tourné dans d'autres châteaux et c'est d'ailleurs très amusant de recomposer les lieux où ont été tournées chacune des scènes, celles du Versailles réel et celles du Versailles d'emprunt.

Combien d'autres châteaux ?

Trois principalement. La chambre de la Reine au Petit Trianon a été reconstituée à Maison Lafitte. Impossible de tourner dans la vraie, trop petite pour y mettre une caméra. Il a fallu la réinterpréter. Par contre, les abords de la chambre, l'escalier qui y mène, l'entrée et les abords du Petit Trianon ont vraiment été tournés au Petit Trianon. On a aussi tourné au château de Chantilly : c'est là qu'on a trouvé les grandes galeries où circulent les nobles qui sortent de leurs appartements minables.

« Les Adieux à la Reine » est un film à gros budget, qui semble paradoxalement d'une incroyable légèreté et d'une extraordinaire modernité. On parlait de la démarche de Léa/Sidonie, la façon dont elle court. Il y a aussi cette façon dont vous filmez le grain des peaux...

C'est très important pour moi. Quand je tourne un film d'époque, j'essaie toujours de faire en sorte que cela ne ressemble pas à une exposition d'antiquaires. Cela peut être très beau. Il y a de très grands films – ceux de Visconti, le « Barry Lindon », de Stanley Kubrick – qui sont des films d'antiquaires – de très grands antiquaires. Mais ce n'est pas mon truc. Je veux donner le sentiment que voilà, c'est comme ça et pas autrement.

ENTRETIEN AVEC CHANTAL THOMAS

Quelle a été votre réaction en voyant le film de Benoit Jacquot ?

Je ne me suis pas souvenue du livre. Je l'ai regardé comme si ça m'advenait. L'histoire se déroulait dans un registre neuf et inconnu mais avait évidemment des échos extraordinairement familiers. C'était les deux : mon livre et son film.

Connaissiez-vous son cinéma ?

Benoit et moi avons des horizons intellectuels proches. Lorsque j'ai vu « Au fond des bois », par exemple, j'ai tout de suite pensé, à raison, qu'il était un lecteur très intense de Bataille. J'ai aimé aussi la manière dont nous nous sommes rencontrés en 2002 : autour d'un débat sur l'adaptation littéraire. Il venait de lire mon livre. C'est un enchaînement tout à fait étonnant, non ?

Vous avez écrit plusieurs ouvrages sur Sade (1). Benoit Jacquot lui a consacré un film. Il y a des correspondances entre vous.

Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un hasard. Très peu de personnes, en France ou ailleurs, ont fait des films sur Sade. Benoit est vraiment inspiré par la beauté de la langue française et par un certain principe de cruauté lorsqu'il est pris dans une élégance particulière. C'est très exactement ce que j'aime chez Sade.

Avez-vous suivi les étapes de l'adaptation ?

Je ne suis pas du tout intervenue dans le processus mais Gilles Taurand et Benoit m'ont fait suivre les différentes versions du scénario.

Quelques personnages, franchement cocasses, du livre, sont sacrifiés, notamment celui du capitaine de Laroche, Capitaine Gardien de la Ménagerie. Les animaux dont il a la responsabilité, sont malades. Lui-même pue. Laroche est vraiment prémonitoire de ce qui va se produire ?

J'ai adoré découvrir ce personnage en fouillant dans les archives. Louis XVI l'aimait bien et je trouvais qu'il en disait long sur cette époque -pas seulement sur les parfums qu'on pouvait respirer à la cour, mais sur la personnalité du Roi qui appréciait sa compagnie. Pourtant, en visionnant le film, je n'ai pas pensé une seconde que Laroche manquait à l'appel. Ce que Benoit a ôté du livre resurgit autrement. Il a déplacé les choses. Prenez la promenade, magnifique, que fait Léa/Sidonie sur le Grand Canal. Quand j'ai écrit cette scène, Sidonie, ma lectrice, était juste esseulée. Aucune annonce de déclin n'était indiquée. Lui, a rendu ce plan extraordinairement fort : dès l'instant où elle met sa main dans l'eau et qu'un rat apparaît, on sent les prémices du naufrage à venir. Du livre au film, les signes se répartissent différemment.



Parlez-nous de la Petite Venise, le quartier où se déroule cette scène.

C'était un quartier que Louis XIV avait installé, tenu par des familles d'Italiens. Le Grand Canal était couvert de bateaux – des gondoles- on a du mal à imaginer ça, n'est-ce pas ? Les gens s'y promenaient le soir en bateau. A cette époque, Versailles était un lieu incroyablement animé. Il y avait des guinguettes tout le long des grilles -c'est une chose que j'ai adoré retrouver dans le film - et beaucoup de marchands. Partout dans Versailles, à l'entrée, dans les couloirs, les gens essayaient de vendre des choses, et saviez-vous qu'il suffisait de louer une veste à l'entrée du château pour pouvoir assister au déjeuner du roi ? C'est merveilleux, non ? On n'entre plus ainsi dans les lieux de pouvoir.

Autre passage sacrifié, l'incroyable ballet de ceux qui partent et de ceux qui arrivent durant la nuit du 16 juillet. Des scènes irrésistibles.

On raconte toujours Paris durant la révolution. Jamais Versailles. Or Versailles était justement le point de départ de mon livre. J'adore cette idée que la conviction de certains royalistes ait été assez forte pour qu'ils se rendent à Versailles comme vers un refuge naturel, pendant que les autres s'enfuyaient. C'est un double mouvement ; très théâtral. Mais le parti pris de Benoit Jacquot est de ne jamais lâcher la lectrice. Elle joue le rôle d'un guide, tout est vu en fonction d'elle. Il lui devenait impossible de retenir ces allers et venues puisqu'elle n'y participe pas.

La dimension religieuse apparaît également peu dans le film. La religion est pourtant l'une des grandes raisons qui expliquent que Louis XVI n'ait pas compris la révolution : il était hanté par l'idée de ne pas verser de sang et voulait à tout prix éviter une guerre civile. Et puis sa cour est en deuil. Celle du film est plus jeune, davantage dans l'incertitude des désirs. C'est cela qui rend le film si frémissant.

Le film comme le livre rapportent les conditions de vie insensées des nobles de la cour, entassés dans des appartements minables donnant eux-mêmes sur des couloirs lugubres.

C'était vraiment comme ça. On nous parle toujours de Versailles et de ses grands appartements en oubliant qu'il s'agissait essentiellement des appartements du Roi et de la Reine. Où logeaient les autres - trois mille personnes environ, soit l'équivalent d'un petit village ? Et bien, ils s'entassaient sous les combles, dans des espaces réduits où ils se sentaient mal à l'aise. Leur seule consolation était les rituels de cour. Durant ces jours de juillet où ils voient leur monde s'effondrer, leur angoisse est d'autant plus forte qu'ils n'ont plus de cérémonial auquel se raccrocher. Ne restent plus que ces trous à rats dans lesquels ils habitent. Et il y a aussi cette masse de domestiques qui est déjà au courant de ce qui se passe à Paris et intensifie leurs peurs... C'est vraiment un monde qui tombe.

Malgré la hiérarchie très forte qui règne à la cour, on sent une grande mixité entre les maîtres et les domestiques.

Exactement comme en Amérique latine aujourd'hui. On retrouve aussi cela dans les pièces de Tchekhov. C'est la société bourgeoise qui a cassé ces rapports. Les romans (ou les films) historiques ont ceci de passionnant qu'ils font resurgir des blocs entiers d'inconnu qui heurtent profondément notre présent.

« Les Adieux à la Reine » est paradoxalement très raccord avec l'époque actuelle...

J'ai écrit ce roman pendant et après le 11 septembre et ce n'est pas du tout anodin, en ce sens que, même si aujourd'hui l'information est incroyablement démultipliée, d'une certaine façon, rien ne change. Si un événement monstrueux doit se produire, comme ce fut le cas au World

Trade Center, il se déroule dans la stupeur. Nous ne sommes pas mieux préparés qu'on l'était en 1789. En voyant le film de Benoit Jacquot, j'ai d'ailleurs été frappée par la façon dont Léa/Sidonie évoque l'innocence perdue. Sidonie voit le monde d'en bas, de très bas. C'est une personne qui lève les yeux vers les autres, par admiration ou désir. Nous sommes comme elle, nous ne dominons rien. C'est pour souligner ce parallèle que je n'utilise pas le langage du XVIII^{ème} siècle dans mes livres. Pour éviter l'exotisme et ne pas enfermer le lecteur dans une sorte de musée Grévin qui lui rendrait le passé momifié. Et le film rend magnifiquement cette intention. Les personnages, les décors, les dialogues, tout est très souple.

Et très sensuel.

Oui, d'une sensualité constante. Je suis folle de la scène qui se déroule dans le cabinet doré. En la découvrant, c'était comme s'il me venait de l'extérieur et par une grâce incroyable ce que j'avais imaginé. L'or est là, Marie-Antoinette semble sertie d'or. Elle est au centre, couverte de bijoux, elle étincelle. La façon dont Benoit Jacquot rend sa beauté touche à quelque chose d'archaïque. Elle est une figure qui brille, on ne s'interroge pas sur qui elle est vraiment.

Le film et le livre dépeignent une personnalité incroyablement contrastée.

Benoit Jacquot a très bien saisi les points de crispation qu'elle a sur la frivolité- une crispation presque nerveuse alors que tout chavire autour d'elle. Il montre également sa maturité. Marie-Antoinette a une vraie lucidité sur les événements. C'est une femme enfant, pas du tout formée à la politique - sa mère a tout fait pour qu'elle n'y entende rien -, mais face à l'adversité, elle ne tremble pas et garde une grande stature intérieure. Les femmes de son époque, comme celles du XIX^e, me touchent profondément : à cause de toutes ces réserves d'intelligence et de capacité à déchiffrer le réel qui sont restées en friche.

L'amour qu'elle éprouve pour la duchesse de Polignac la rend plus émouvante encore.

Marie-Antoinette a une sensualité exacerbée et un sens esthétique très étonnant. Elle était passionnée par le vêtement et l'univers filmique de Benoit Jacquot le rend admirablement. Ce sont des caresses qui passent d'une femme à une autre – et pas seulement par la peau- par les tissus, la brillance des cheveux, des gestes : voyez la scène où son coiffeur lui ôte sa perruque au moment où elle comprend que la Polignac va partir : en un plan, il résume tout un chapitre et exprime magnifiquement le désarroi qu'elle éprouve alors.

Dans vos travaux, vous insistez beaucoup sur le fait que Marie-Antoinette et ses dépenses somptuaires sont sans commune mesure avec celles engagées dans la guerre d'indépendance. En gros, la dette du royaume ne lui est pas imputable.

N'importe quelle guerre coûte beaucoup plus cher que des toilettes ou même des jardins bouleversés. Il y a quelque chose d'assez fou dans les accusations qu'on porte à son encontre. Dans les biographies consacrées à Louis XIV, personne ne s'indigne qu'il ait laissé le royaume dans un tel état financier. Sans parler des guerres perpétuelles qu'il a menées, Louis XIV est quand même quelqu'un qui commence par construire un Petit Trianon tout en mosaïque -en carreaux de Delphes. Mais finalement, ça ne lui plaît pas, il le fait donc détruire et en construit un autre. La dette qui a fait couler le royaume commence avec la fin de son règne. Louis XVI et Marie-Antoinette ont vraiment été des boucs émissaires. Mais leur culpabilité continue de hanter l'imaginaire collectif.

Revenons à la modernité des « Adieux à la Reine ».

J’aime la curiosité qui anime le XVIIIe siècle. On veut tout essayer, on voyage beaucoup, on découvre constamment de nouveaux horizons. Au même moment, se fissure l’idée d’un monde protecteur. Ces mêmes sentiments nous animent aujourd’hui. Voyez la scène où les nobles s’apprêtent à partir : ils plient leurs affaires en hâte dans les carrosses en essayant d’emporter le plus d’objets possible. Comme n’importe quels membres d’un gouvernement limogé, ils prennent la fuite.

Parlez-nous de Jacob-Nicolas Moreau, l’historiographe du royaume.

Devant la gravité des événements, le Roi lui avait demandé une épître qui serait lue dans les églises et menacerait les insurgés du châtement divin. Mais son épître n’avance pas ou très difficilement parce qu’il est perpétuellement dérangé. C’était un personnage très critique à l’égard de la noblesse. Jacob-Nicolas Moreau estimait que les privilèges dont elle jouissait devaient vraiment s’accompagner de devoirs. Il avait sa propre lecture de la révolution et considérait qu’elle était le prix à payer pour la sécheresse de cœur des courtisans. Dans le rôle, Michel Robin est formidable.

Jacob-Nicolas Moreau travaille, lit, mange et dort sur un immonde galetas. Drôle de bureau.

C’est ce que j’aime tellement tout au long du film et dans le livre aussi : tout le monde vit légèrement en dessous. Et pendant ce temps, au-dessus, tout branle et va tomber.

Comment vous est venu ce goût pour le XVIIIème siècle ?

C’est en rédigeant une thèse sur Sade que j’ai commencé à beaucoup lire sur cette période. Plus tard, au CNRS, j’ai travaillé sur la presse ancienne. La lecture des journaux d’époque m’a passionnée. J’ai compris que, les gens étaient animés des mêmes invraisemblables interrogations que nous-mêmes portons aujourd’hui sur l’avenir. En écrivant « Les Adieux à la Reine », j’ai voulu rendre sensible ce temps suspendu et incertain.

(1) “Sade, l’œil de la lettre” (1978), “Sade” (1994).

LÉA SEYDOUX

2012	LES ADIEUX A LA REINE - Benoit Jacquot
2011	L'ENFANT D'EN HAUT - Ursula Meier MISSION IMPOSSIBLE 4 (Ghost Protocol) - Brad Bird MIDNIGHT IN PARIS - Woody Allen LES MYSTERES DE LISBONNE - Raoul Ruiz LE ROMAN DE MA FEMME - Djamshed Usmonov LOURDES - Jessica Hausner
2010	ROSES A CREDIT - Amos Gitai LE PETIT TAILLEUR (CM) - Louis Garrel ROBIN HOOD - Ridley Scott BELLE EPINE - Rebecca Zlotowski SANS LAISSER DE TRACES - Grégoire Vigneron
2009	PLEIN SUD - Sébastien Lifshitz INGLORIOUS BASTERDS - Quentin Tarantino
2008	LA BELLE PERSONNE - Christophe Honoré DE LA GUERRE - Bertrand Bonello DES POUPEES ET DES ANGES - Nora Hamdi LA CONSOLATION (CM) - Nicolas Klotz
2007	13 FRENCH STREET - Jean-Pierre Mocky UNE VIEILLE MAITRESSE - Catherine Breillat
2006	MES COPINES - Sylvie Ayme



DIANE KRUGER

- 2012 **LE PLAN PARFAIT** - Pascal Chaumeil
LES ADIEUX A LA REINE - Benoît Jacquot
- 2011 **FORCES SPECIALES** - Stéphane Rybojad
SANS IDENTITE - Jaume Collet-Serra
- 2010 **ETAT DE CHOC** - Diane Stanton
PIEDS NUS SUR LES LIMACES - Fabienne Berthaud
- 2009 **L'AFFAIRE FAREWELL** - Christian Carion
INGLOURIOUS BASTERDS - Quentin Tarantino
MR NOBODY - Jaco Van Dormael
POUR ELLE - Fred Cavayé
- 2007 **BENJAMIN GATES ET LE LIVRE DES SECRETS** - Jon Turteltaub
SPRING BREAK IN BOSNIA - Richard Shepard
GOODBYE BAFANA - Bille August
- 2006 **L'ELEVE DE BEETHOVEN** - Agnieszka Holland
LES BRIGADES DU TIGRE - Jérôme Cornuau
- 2005 **FRANKIE** - Fabienne Berthaud
JOYEUX NOEL - Christian Carion
- 2004 **RENCONTRE A WICKER PARK** - Paul McGuigan
TROIE - Wolfgang Petersen
BENJAMIN GATES ET LE TRESOR DES TEMPLIERS - Jon Turteltaub
NARCO - Tristan Aurouet et Gilles Lellouche
- 2003 **NI POUR NI CONTRE (BIEN AU CONTRAIRE)** - Cédric Klapisch
MICHEL VAILLANT - Louis-Pascal Couvelaire
- 2002 **THE PIANO PLAYER** - Jean-Pierre Roux
MON IDOLE - Guillaume Canet



VIRGINIE LEDOYEN

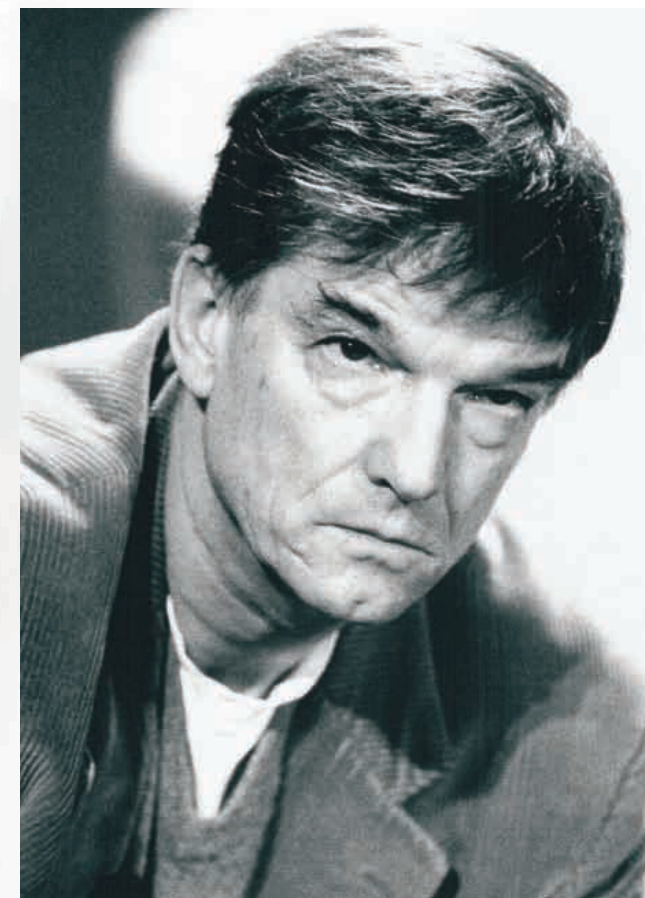
- 2012 **LES ADIEUX A LA REINE** - Benoît Jacquot
- 2010 **TOUT CE QUI BRILLE** - Géraldine Nakache, Hervé Mimran
- 2009 **L'ARMEE DU CRIME** - Robert Guédiguian
- 2008 **L'EMMERDEUR** - Francis Veber
MES AMIS, MES AMOURS - Lorraine Levy
- 2007 **UN BAISER S'IL VOUS PLAIT** - Emmanuel Mouret
- 2006 **THE BACKWOODS** - Koldo Serra
LA DOUBLURE - Francis Veber
- 2004 **ST ANGE** - Pascal Laugier
- 2003 **MAIS QUI A TUE PAMELA ROSE?** - Eric Lartigau
BON VOYAGE - Jean-Paul Rappeneau
- 2002 **HUIT FEMMES** - François Ozon
- 2001 **DE L'AMOUR** - Jean-François Richet
- 2000 **THE BEACH** - Danny Boyle
Prix Suzanne Bianchetti (SACD 2000)
- 1998 **FIN AOUT DEBUT SEPTEMBRE** - Olivier Assayas
EN PLEIN COEUR - Pierre Jolivet
UNE FILLE DE SOLDAT NE PLEURE JAMAIS - James Ivory
JEANNE ET LE GARCON FORMIDABLE - Olivier Ducastel et Jacques Martineau
- 1997 **MA 6-T VA CRACK-ER** - Jean-François Richezt
- 1996 **HEROINES** - Gérard Krawczyk
- 1996 **MAJONG** - Edward Yanf
- 1995 **LA FILLE SEULE** - Benoît Jacquot
LA CEREMONIE - Claude Chabrol

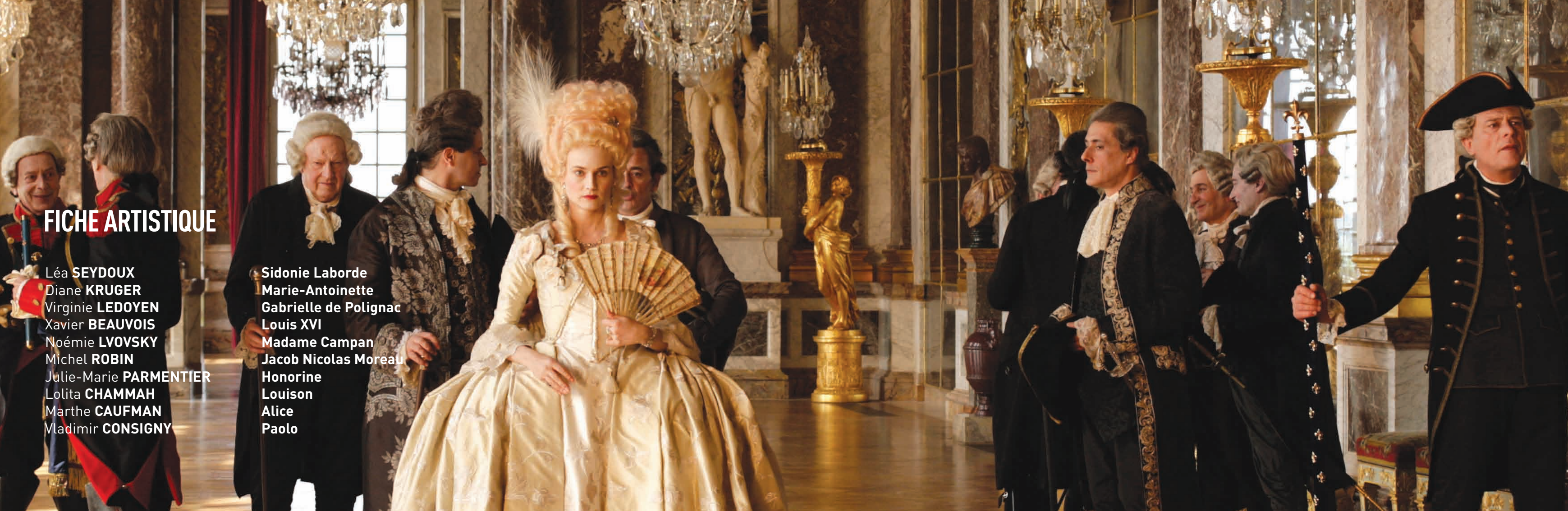




BENOIT JACQUOT

- 2012 LES ADIEUX A LA REINE
- 2010 AU FOND DES BOIS
- 2009 VILLA AMALIA
- 2006 L'INTOUCHABLE
- 2004 A TOUT DE SUITE
- 2002 ADOLPHE
- 2001 TOSCA
- 2000 SADE
LA FAUSSE SUIVANTE
- 1999 PAS DE SCANDALE
- 1998 PAR COEUR
L'ECOLE DE LA CHAIR
LE SEPTIEME CIEL
- 1995 LA FILLE SEULE
- 1990 LA DESENCHANTEE
- 1988 LES MENDIANTS
- 1986 CORPS ET BIENS
- 1981 LES AILES DE LA COLOMBE
- 1977 LES ENFANTS DU PLACARD
- 1975 L'ASSASSIN MUSICIEN





FICHE ARTISTIQUE

Léa **SEYDOUX**
Diane **KRUGER**
Virginie **LEDOYEN**
Xavier **BEAUVOIS**
Noémie **LVOVSKY**
Michel **ROBIN**
Julie-Marie **PARMENTIER**
Lolita **CHAMMAH**
Marthe **CAUFMAN**
Vladimir **CONSIGNY**

Sidonie Laborde
Marie-Antoinette
Gabrielle de Polignac
Louis XVI
Madame Campan
Jacob Nicolas Moreau
Honorine
Louison
Alice
Paolo

FICHE TECHNIQUE

Scénario Gilles **TAURAND** et Benoit **JACQUOT**
d'après le roman de Chantal Thomas paru aux Editions du Seuil / Editions Points

Réalisation Benoit **JACQUOT**
Image Romain **WINDING** (A.F.C.)
Son Brigitte **TAILLANDIER**
Francis **WARGNIER**
Olivier **GOINARD**
Montage Luc **BARNIER**
Musique originale Bruno **COULAIS**
Décors Katia **WYSZKOP**
Costumes Christian **GASC**
Valérie **RANCHOUX**
Assistant mise en scène Antoine **SANTANA**
Direction de production Marie-Jeanne **PASCAL**
Post-Production Frédéric **J. LOZET**
Producteur exécutif Christophe **VALETTE**
Producteurs délégués Jean-Pierre **GUERIN**
Kristina **LARSEN**
Pedro **URIOL**

Le roman de Chantal THOMAS est disponible en poche chez Points

FRANCE – 2012 – FORMATS : 35MM & DCP – DOLBY SR/SRD

Visa N°118 748

Crédits photos © Carole Bethuel

Une coproduction franco-espagnole

En coproduction avec :

Avec la participation de :

En association avec :

Avec le soutien de :

En partenariat avec :

et

GMT PRODUCTIONS
LES FILMS DU LENDEMAIN
MORENA FILMS

FRANCE 3 CINEMA
EURO MEDIA France
INVEST IMAGE

CANAL+
CINE+
FRANCE TELEVISIONS

LA BANQUE POSTALE IMAGE 5
PALATINE ETOILE 9
SOFICINEMA 7

LA REGION ILE-DE-FRANCE
LA PROCIREP / L'ANGO

le CNC (France)
l'ICAA (Espagne)

Avec Michel ROBIN, Julie-Marie PARMENTIER de la Comédie Française, Lolita CHAMMAH, Marthe CAUFMAN, Vladimir CONSIGNY
Scénario Gilles TAURAND et Benoit JACQUOT d'après le roman de Chantal THOMAS paru aux Editions du Seuil – Image Romain WINDING A.F.C. – Musique originale Bruno COULAIS – Décors Katia WYSZKOP
Assistant mise en scène Antoine SANTANA – Régisseur Général François-Xavier BAZIN A.F.R. – Costumes Christian GASC, Valérie RANCHOUX – Montage Luc BARNIER – Son Brigitte TAILLANDIER, Francis WARGNIER, Olivier GOINARD
Direction de Production Marie-Jeanne PASCAL – Post-Production Frédéric J. LOZET – Production exécutive Christophe VALETTE – Production déléguée Jean-Pierre GUERIN, Kristina LARSEN, Pedro URIOL
Une production GMT Productions, Les Films du Lendemain, Morena Films en coproduction avec France 3 Cinéma, Euro Media France, Invest Image – une coproduction franco-espagnole
Avec la participation de CANAL+, CINÉ+, FRANCE TÉLÉVISIONS – En association avec La Banque Postale Image 5, Palatine Etoile 9, Soficinéma 7
Avec le soutien de la Région Île-de-France en partenariat avec le CNC, la PROCIREP, l'ANGO, ICAA – Distribution AdVitam – Ventes internationales Elle Driver

